

VOYAGE
DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT,

PENDANT LES ANNÉES 1828 A 1832,



PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE M. GUIZOT,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

JOURNAL.

Tom premier.



PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLI.

Wb. 44/2139

colère céleste; car c'était pour les amateurs du voisinage que tous ces sièges avaient été préparés. J'allai m'asseoir sur le plus près de l'officiant, afin de mieux entendre.

Le révérend archidiacre jouit de la réputation d'être ennuyeux; il la mérite : ce que j'entendis de son sermon, après l'interminable service anglican, ne me permit pas d'écouter le reste; un sommeil bienfaisant, dont je cachai le scandale avec ma main placée sur mes yeux.....

Après le déjeuner, lady William m'emmena chez elle. Il était naturel de dire quelques mots du sermon du matin; mais ce malencontreux sujet nous amena bientôt à causer de religion. Or je savais que lady William Bentinck avait de la dévotion : comment faire? Je crus en Dieu le plus fermement que je pus, afin de lui paraître moins abominable, et je lui laissai voir toutes les infirmités de ma croyance. Elle ne se montra pas trop scandalisée : ayant passé sa vie dans le grand monde, elle sait vivre avec l'irrégion. Il y a bien des années, lady William voyageait avec madame de Staël en Italie; c'était un dimanche. Madame de Staël enviait la dévotion du peuple qu'elles rencontraient sur la route, et parlait avec amour de la religion. « Mais, » disait-elle, « c'est une passion malheureuse pour moi; je fais tout ce que je puis « pour en avoir, je frappe sans cesse à cette porte, mais elle ne s'ouvre pas. »

Le soir, nous eûmes une prière commune, avec un petit appareil de pupitre pour le ministre : mais c'était en famille; lord et lady William n'étaient point séparés du reste de la compagnie, il n'y avait de distinction qu'en faveur d'une demi-douzaine de femmes de chambre de lady William, lesquelles avaient leurs chaises derrière les nôtres.

Ces prières sont bien longues, et pour deux ou trois phrases touchantes qui s'y trouvent, elles sont remplies de platitudes dogmatiques : c'est une chose assez inutile dans l'Inde, où le climat provoque au sommeil.

Le Gouverneur-général de l'Inde s'est réservé exclusivement plusieurs des privilèges dont les princes souverains jouissent seuls en Asie : de temps en temps il tient un lever ou une cour, comme les princes natifs tiennent leur durbar, et il reçoit les étrangers avec l'étiquette royale asiatique; nul que lui n'a le droit de diner en musique; etc., etc. Cette étiquette est abandonnée à Barrackpour, où cependant il ne réside pas sans gardes; mais en revanche il y entretient une petite armée d'Éléphants, ce qui est exclusivement princier. Ces animaux sont prohibés dans la ville, à cause des accidents résultats de la peur qu'ils font aux chevaux. Il y en a une dizaine à Barrackpour, et quand le château est habité, ils viennent un peu avant le lever et le coucher du soleil,

tout sellés, se ranger en bataille sur la pelouse. Les nouveaux venus les préfèrent toujours aux voitures, dont ils ont également le choix pour faire leur promenade. Je fus très-tenté d'agir en nouveau venu, lorsque je vis le premier jour ces singuliers animaux venir docilement s'offrir à nous promener; mais lady William m'avait dit qu'elle voulait que je fisse avec elle ma première expérience en ce genre, et je regardai stoïquement plusieurs Éléphants s'en retourner à vide, sans tentation, sans faiblesse. M. Hézéta prit mon bras, et nous allâmes à pied faire une visite au Rhinocéros.

C'est un individu adulte, de l'espèce *Unicornis*; il vient des montagnes au-delà du Gange, où l'on m'assure que l'espèce est employée aux travaux de l'agriculture, comme le Buffle en beaucoup de contrées. Sa taille est celle de l'individu empaillé que possède le Muséum de Paris. Il a les cuisses et les jambes couvertes par les plis de sa peau qui disparaissent sur les flancs. Sa tête n'est pas sans quelque ressemblance avec celle du chameau; l'œil est fort petit; il a l'air beaucoup plus stupide que féroce. Attaché par le pied avec une longue chaîne à un arbre voisin d'un étang, il se tient des heures entières immobile dans l'eau, la tête élevée, regardant stupidement devant lui. En hiver, il se baigne rarement, et la fraîcheur qu'occasionnent en été plusieurs jours de pluie, suffit pour l'en empêcher. Il ne vit que d'herbes. L'homme qui le soigne l'approche sans défiance; il le frotte souvent avec de l'huile pour assouplir sa peau, qu'il broie dans l'état sauvage, en passant au travers des jungles et en se frottant contre les arbres. Il fait peu d'attention aux étrangers qui viennent près de lui sans démonstrations hostiles. Sa stupidité cependant ne permet pas de s'approcher trop sans danger. Deux fois il s'échappa en rompant sa chaîne; on craignait qu'il ne sortit du parc dont la faible clôture ne pouvait être un obstacle pour lui; mais les Éléphants avertis vinrent à temps; ils l'entourèrent et le réduisirent facilement: battu par eux et démoralisé, on en fit tout ce qu'on voulut. Je crois qu'il ne cédait qu'au nombre, et que, sur un seul, il eût pu avoir l'avantage, à moins que ce ne fût un mâle armé de grandes défenses. La construction de l'Éléphant est presque frêle auprès de ce monstrueux animal; les jambes du Rhinocéros, proportionnellement à la masse de son corps, me paraissent encore plus petites que celles de l'Éléphant; sa stabilité doit être encore plus grande, et, sur cet inébranlable point d'appui, il fait mouvoir une arme terrible.

Un Tigre royal, des Lions d'Afrique, plusieurs Guépards (*felis jubata*) dressés à la chasse, que possédait la ménagerie de Barrackpour, ont été donnés en présent à des Rajahs: elle est fort déserte maintenant. J'y ai vu

deux espèces d'Ours indigènes de cet empire, et assurément fort différentes, quoique l'un des individus soit jeune encore, et l'autre adulte. Celui que j'ai entendu appeler *Ursus labiata*, a le poil presque noir, un peu laineux, le crâne élevé, le museau pointu; sa tête ressemble à celle des grands Chiens des Alpes. Il est un peu moins grand que l'Ours brun d'Europe. L'autre a le poil moins foncé, court, droit, égal, et la tête aplatie.

Près de là sont plusieurs individus du genre *Moschus*, qui appartiennent peut-être à deux espèces. Leur corps n'excède pas la grosseur d'un fort Chat, mais ils sont plus ramassés, leurs jambes sont courtes et grêles, et leur tête, si elle portait de grandes oreilles, rappellerait celle du Lapin; leur pelage est roux.

Un Lynx, que je suppose être le *Caracal*; le corps allongé, très-bas sur jambes, d'un roux vineux, l'air farouche et horriblement féroce.

Un animal qu'on appelle Ane sauvage, mais dont je n'ai pu déterminer avec certitude la patrie. Il a la tête plus courte et plus belle que celle de l'Ane; les oreilles moins longues; la crinière courte et droite comme lui, mais plus fournie; le dos, le cou, la tête, les cuisses et les épaules isabelle; le ventre, les jambes et le museau blanchâtres; une ligne noire transversale sur les épaules: ce doit être le Dziggetai (*Equus hemionus* de Pallas). Il est de la taille d'un fort baudet, mais extrêmement délié et gracieux; sa tête ressemble plus à celle du Cheval qu'à celle de l'Ane. Il vit captif depuis plusieurs années, sans qu'on ait cherché à le rendre utile.

Je m'attendais à trouver dans une ménagerie indienne une nombreuse collection de Singes, mais je n'en vis qu'un seul. C'est une espèce que je ne puis déterminer, mais qui appartient évidemment au genre *Pithecus* (Geoffroy Saint-Hilaire) ou Orang. Il a le museau très-peu proéminent, noir et presque nu; le poil droit, assez fourni et brun; point de queue: peut-être est-ce le Gibbon noir de Buffon.

Ce Singe marche toujours sur les pieds de derrière; et même en courant, il ne pose pas les mains à terre; mais il renverse, en l'élevant, un de ses longs bras pour se tenir en équilibre et ne pas tomber sur le nez; il fléchit l'autre bras et le rapproche de son corps pour ne pas détruire l'effet du balancier qui assure sa station. Il a environ 1^m,15. Sa vitesse à terre est très-médiocre, mais elle est prodigieuse au travers des arbres; l'œil a peine à le suivre; il ne se sert que de ses bras pour s'élancer et se dévaler de branche en branche. Ce Singe est fort attaché à l'homme qui le soigne; on le laisse en pleine liberté: il revient à l'instant qu'on le rappelle, et saute sur le bras de son

maitre et s'y assied comme un enfant sur celui de sa mère, passant un de ses bras autour de son cou. Il pousse souvent pendant des heures entières, et sans aucune apparence de colère ou de joie, un cri prolongé, assourdissant, qui est un des sons de la voix humaine; il le termine par une espèce de râle bruyant, étouffé, qui ressemble beaucoup aux efforts douloureux et impuissants du vomissement. Cet animal, qui est fort doux, a l'air féroce. On n'a pu me dire d'où il provenait.

Une Autruche d'Afrique, assez apprivoisée pour qu'on la fasse courir dans le parc en liberté; un Casoar et quelques grandes et belles espèces d'oiseaux de rivage, sont loin de remplir tout l'espace de la volière. La négligence de lord William Bentinck pour la ménagerie de Barrackpour, paraît compromettre, dans l'opinion de quelques femmes, l'empire des Anglais dans l'Inde.

J'allai le 15 juin, au point du jour, prendre lady William Bentinck pour monter avec elle sur un Éléphant. Il y en avait une demi-douzaine rangés en bataille, couverts de housses écarlate magnifiquement brodées d'or, portant sur le dos une sorte de caisse de phaéton où deux personnes peuvent s'asseoir à côté l'une de l'autre, avec un petit siège derrière pour un domestique, mais qui reste ordinairement vide; leur cocher ou cornac, accroupi sur un coussin, sur leur tête, et leur laquais suivant à pied pour faire la conversation avec eux en marchant, les avertir des mauvais pas, leur recommander d'être prudents, les encourager quand ils se fatiguent, leur promettre des feuilles fraîches au retour, et veiller à ce que rien ne se dérange dans leur équipement. Lady William leur donna à chacun un grand morceau de pain qu'ils prirent adroitement dans sa main, et elle le mit elle-même dans la bouche de son favori. J'étais fort peu rassuré de la voir au milieu d'eux, et elle s'amusa passablement de ma répugnance à l'imiter; ce que je fis pourtant, la raison comprimant le naturel. La distribution faite, le favori se coucha sur le ventre, appuyé sur ses genoux par derrière, et les jambes de devant tout à fait étendues; immobile dans cette position, qui semble fort gênante, tandis que le valet de pied appuyait contre lui une forte échelle sur laquelle nous montâmes dans notre petit coupé; on le ferma soigneusement, on pendit l'échelle à une des courroies, au côté droit de l'animal, et quand nous nous trouvâmes parfaitement installés, le cornac lui dit « de se relever, doucement, et sans secousse surtout, car il portait sa maîtresse. »

Malgré sa parfaite éducation, je crus, quand il se releva, que j'étais sur un vaisseau faisant naufrage. Ce n'est que par un effort violent qu'il y peut

parvenir, surtout pour le train de devant; il est obligé de s'élaner en arrière; cette mise à flot n'a rien de dangereux, mais elle n'est pas agréable.

L'Éléphant, du moins quand il est monté, n'a que deux allures : son pas ordinaire, qu'il ne quitte pas volontiers, n'excède guère une lieue de poste à l'heure; il peut faire ainsi 2,400 toises. Il est généralement assez doux; c'est un faible tanguage, court et brisé, qui fait jouer continuellement le bassin sur les cuisses. Mais, pour peu qu'il soit dur, c'est un véritable exercice, et même assez fatigant. L'autre allure l'est toujours. C'est un pas démesuré; l'animal jette ses membres antérieurs au lieu de les porter et de les poser. On tangué, on roule, on cahote; c'est la combinaison de tous les mouvements désagréables, et cela pour faire deux lieues à l'heure.

Le conducteur de l'Éléphant, assis sur sa tête, quelquefois accroupi, plus souvent à cheval sur son cou, les jambes derrière ses grandes oreilles, porte une espèce de petite hallebarde en cuivre, à pointe mousse, avec laquelle il presse la tête de l'animal quand il n'obéit pas assez promptement à la voix; mais l'obéissance est ordinairement la plus soudaine, et il me semble qu'il n'y a pas de cheval de manège qui entre aussi parfaitement dans les intentions de son cavalier.

L'Éléphant, tout en marchant, joue avec sa trompe, il arrache à gauche et à droite de petites branches d'arbre, quand son conducteur le lui permet, de l'herbe devant lui; sa trompe, c'est son passe-temps; quand on lui défend de s'en servir, il la porte d'un air grave et chagrin, droite et pendante devant ses jambes.

Les Éléphants dressés à la chasse du Tigre sont les plus intelligents; et c'est le cas de ceux de Barrackpour. On raconte néanmoins sur leur obéissance des histoires peu croyables. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas long-temps qu'un des cornacs de Barrackpour fut condamné à mort pour avoir fait tuer une femme par son Éléphant. Ils n'ont, dit-on, qu'un mot à leur souffler à l'oreille, et si vous êtes à portée de leur trompe, vous êtes écrasé à l'instant. Comme sous le gouvernement des Anglais la moindre leçon donnée en ce genre à un Éléphant coûte la vie au précepteur, je m'étonne que l'on trouve des écoliers si instruits.

On sait que ces animaux n'engendrent pas en captivité; mais il arrive quelquefois que des femelles pleines avant d'être captives, mettent bas après : un des Éléphants de Barrackpour y est né ainsi. On en fait moins de cas que de ceux nés à l'état sauvage; ils passent pour ne pas devenir aussi forts ni aussi dociles.

Dans le Sud de l'Inde, quoique les Éléphants soient communs dans plusieurs provinces, on les fait venir de Ceylan. Au Bengale, c'est du pays au-delà du Gange qu'on les tire. Un Éléphant ordinaire coûte ici 800 roupies (2,000 fr.). C'est le prix d'un Cheval arabe très-médiocre. Il n'y a guère que les riches Indiens qui en entretiennent par luxe, et le gouvernement anglais pour transporter le lourd bagage de ses armées. Un fort Éléphant porte 3,000 livres.

Ce lourd animal paraît naturellement fort indolent; après la plus courte promenade, il retourne avec joie à son étable, et là, libre presque toujours, il vague lentement, jouant avec sa trompe, mais avare de tous autres mouvements. Il veille les enfants de son conducteur lorsque leur mère les laisse seuls, et il les retient avec sa trompe pour les empêcher de sortir de l'écurie, ou de s'écarter trop. Les étrangers l'approchent avec la même confiance qu'on le fait chez nous des Vaches et des Bœufs, et jamais il ne s'éloigne, comme il arrive souvent à ces animaux. Je n'ai pas entendu dire qu'ils se battent entre eux; au reste, l'ordre serait facile à rétablir, car nulle espèce d'animal n'est plus obéissante à l'homme.

Les Vaches et les Bœufs passent avec indifférence près des Éléphants, mais leur rencontre épouvante les Chevaux. Je ne suis pas encore habitué à les voir marcher vers moi. L'attirail qu'ils portent les grandit de beaucoup: de face, ils sont superbes, mais terribles. Du mouvement dans une masse si énorme, c'est quelque chose d'extraordinaire.

Le soleil en se levant nous fit bientôt descendre, lady William et moi, de notre Éléphant, pour monter en calèche. Nous parcourûmes le camp, dont les parties occupées par les officiers ont l'air d'un joli village d'opéra. Nous rencontrâmes lord William faisant, à cheval, sa promenade du matin; un de ses aides-de-camp près de lui, et deux gardes derrière faisaient toute sa suite. Il n'y a pas de petit Rajah qui ne se crût déshonoré de sortir avec si peu de monde.

C'est un beau trait de notre civilisation européenne moderne, que la simplicité où le pouvoir peut descendre sans se déconsidérer. Nous ne le remarquons pas; mais en Asie, il faut le voir et l'admirer. C'est que là, le pouvoir n'est que la force matérielle; chez nous, une notion morale l'environne souvent, qui le protège par le respect qu'elle inspire pour lui, et par le sentiment de son utilité. Ce n'est un ennemi pour personne dans l'Inde que l'homme qui la gouverne. Pourquoi n'irait-il pas seul? Qui pourrait vouloir lui faire du mal?